Jeanne Guien

usage réservé
Premières épreuves non corrigées

Le désir de nouveautés

L'obsolescence au cœur du capitalisme
(XV^e^-XXI^e^ siècle)

La Découverte

Chapitre 1

Commerce au loin, luxe et exotisme

Dans un sketch de 2014, les acteurs Bernard David Jones et Brian Murphy proposèrent le terme « *columbusing* » pour désigner le fait de « découvrir quelque chose pour les blancs », c'est-à-dire lorsqu'un blanc prétend avoir « découvert » ou « inventé » une pratique, un lieu, une technique ou une idée que d'autres, non blancs, connaissent, voire ont eux-mêmes inventé [1]. Cette façon d'absolutiser une expérience relative et située (la première fois *de quelqu'un ou quelques-uns*) et de nier l'histoire et les acteurs qui l'expérimentent depuis longtemps, dans le but de se faire reconnaître comme très important, fut ainsi baptisée en référence à Christophe Colomb, et plus généralement au contexte de l'expansion commerciale et de la colonisation, par les Européens, de territoires d'Afrique, d'Asie, des Amériques et d'Océanie à partir du xv[e] siècle. Dans ce contexte, Portugais, Espagnols, Néerlandais, Français, Anglais, Suédois, Danois clamèrent avoir « découvert » de « nouveaux » espaces, choses et savoir-faire, pour en prendre possession et en faire le « négoce » vers l'Europe. Des réseaux commerciaux puissants et complexes se structurèrent, important toute sorte de biens en Europe sous la bannière de l'« étrangeté », de la « curiosité » et de l'« exotisme ».

Ce premier chapitre a pour but d'étudier la nouveauté telle qu'elle fut construite, pour les marchés européens, par des colons,

1. College Humor, « Colombusing : discovering things for white people », Dropout, YouTube, 7 juillet 2014.

usage réservé Premières éditions

négociants, commerçants et économistes, en replaçant leurs discours dans le contexte plus général de la légitimation des violences du « commerce au loin ». Tel fut le nom donné, en Europe de l'Ouest [1], aux différentes activités qui permirent d'exploiter les « richesses » des autres continents – de l'imposition de comptoirs commerciaux à la colonisation des territoires, de l'achat au pillage en passant par le troc, des compagnies de commerce [2] aux corsaires en passant par les contrebandiers, des grands négociants aux épiciers en passant par les propriétaires de plantations esclavagistes… Il s'agit ainsi d'étudier, à travers les figures de la nouveauté mobilisées pour ouvrir des débouchés à leurs produits, les enjeux commerciaux du « *columbusing* ». Étant entendu que ces derniers sont difficilement séparables d'enjeux politiques et scientifiques, on commencera par un rappel à ce sujet.

Columbusing politique – la « découverte » d'une « terre » remplie de « biens temporels » « au-delà de toute prévision »

L'usage promotionnel du thème du « lointain » sur les marchés européens précède 1492. Des marchandises présentées comme « orientales » ou « du Levant » parvenaient en Europe depuis des siècles *via* des routes complexes, empruntant terre et mer, portant souvent le nom des marchandises qu'elles permettaient de distribuer : routes de la soie, de la porcelaine, de l'encens, des épices… Passant par l'Asie centrale et le Moyen-Orient, l'océan Indien et la mer Rouge, elles connurent leur apogée sous la dynastie des Tang (618-907). Les négociants du Gujarat, d'Alexandrie, de Malacca, d'Augsbourg, de Venise, de Florence, de Catalogne redistribuaient vers l'Europe des métaux, des pierres et bois précieux, des tissus, des colorants, de la porcelaine, de la laque, des tapis, du sucre, du poivre

1. En français, on parlait de commerce « du lointain », « du dehors », « à la grosse aventure » ; en allemand de « *fernhandel* » (commerce au loin) ; en néerlandais, de « *compagnie van verre* » (compagnie du lointain) ; en anglais, de « *merchant adventurers* » ou « *adventurers* » (marchands-aventuriers). Fernand Braudel, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme*, *op. cit.*, p. 533-534.

2. Les « compagnies de commerce » étaient des sociétés anonymes à actions, auxquelles un État vendait le monopole du commerce dans une région du monde ouverte, de gré ou de force, au commerce. Ces compagnies (dont la première fut constituée en 1553 en Angleterre) étaient armées et dotées de pouvoirs régaliens : faire la guerre, conquérir des territoires, réduire en esclavage, rendre justice, signer des traités d'alliance, arrêter et déporter les individus faisant commerce sur leur territoire…

et de nombreuses autres épices. Ces marchandises étaient d'autant plus luxueuses qu'elles venaient de loin : le prix élevé du transport et leur rareté les rendaient inaccessibles à la plupart, à l'exception des nobles et des citadins fortunés, notamment des négociants eux-mêmes. Seules des marchandises revendues très cher pouvaient être importées de si loin. Dans ce contexte, le mot « Orient » acquit un pouvoir ostentatoire, tout en restant vague, désignant tour à tour les actuels Turquie, Moyen-Orient, Asie centrale, Chine, Japon, Asie du Sud-Est…

Le sucre, par exemple, commença à être vendu en Europe au x^e^ siècle. Importé d'Asie du Sud-Est, de Perse ou d'Afrique du Nord par les marchands catalans, génois et vénitiens, il devint aux xii^e^ et xiii^e^ siècles une marchandise de luxe et de prestige, achetées par les nobles et les monarques[1]. À Londres, il était vendu dans les foires et grands marchés, comme l'huile d'olive, les fourrures ou le vin, et il ne fit son apparition dans les boutiques et épiceries qu'à la fin du xiv^e^ siècle[2]. Alors que les Ottomans prenaient une place de plus en plus importante dans le commerce du sucre par la terre, des négociants et banquiers européens commencèrent à financer des plantations de canne à sucre dans des îles de Méditerranée (Chypre, Rhodes, Crète, Sicile…), en y faisant travailler des esclaves achetés en Afrique du Nord ou capturés à l'issue des guerres et des persécutions religieuses. C'est en effet au xv^e^ siècle que les monarques ibériques accentuèrent leur politique de répression et d'agression des juifs et musulmans présents sur la péninsule ou à l'étranger. Et c'est dans une même volonté de s'affranchir des intermédiaires commerciaux ottomans – afin de réduire les coûts mais aussi de ne plus commercer avec des musulmans –, que les « rois chrétiens » de Castille et surtout du Portugal financèrent au xv^e^ siècle des voyages le long des côtes africaines. Leur mission était de coloniser des îles de l'Atlantique et de commercer avec les populations des côtes africaines, notamment pour y acheter des esclaves. Attaquer les Canaries, coloniser Madère, les Açores, le Cap-Vert ou São Tomé, y établir des plantations de canne à sucre et y faire travailler de force des esclaves déportés depuis le golfe de Guinée et Luanda, fut un moyen de s'approprier le marché du sucre.

1. Sidney Mintz, *La Douceur et le Pouvoir. La place du sucre dans l'histoire moderne*, Bruxelles, Éditions de l'université de Bruxelles, « UBlire », 2014, p. 204.

2. James Walvin, *Histoire du sucre, Histoire du monde*, Paris, La Découverte, 2020, p. 73.

C'est en référence à ce double contexte – avidité commerciale et islamophobie – que Christophe Colomb fit financer son projet de recherche d'une route maritime vers « Cipango » (nom attribué au Japon), « Cataye » (nom attribué à la Chine) et « les Indes » (mot désignant tantôt la Chine, tantôt l'Inde ou l'Asie).

Colomb était un homme d'affaires génois qui avait travaillé dans le commerce du sucre et participé à des expéditions de traite. Fils d'un marchand et beau-fils d'un puissant planteur de Madère, il commença à solliciter des financements auprès des royaumes du Portugal puis de Castille dans les années 1480. Il leur promit d'amasser de grands gains (en or, épices, coton, gomme, bois d'aloès, etc.), mais aussi de jouer un rôle théologique (retrouver le jardin d'Éden et le royaume du prêtre Jean, supposés à l'Est, convertir les populations conquises, accumuler suffisamment d'or pour pouvoir financer la reprise de Jérusalem aux musulmans…). Après plusieurs refus, il finit par convaincre Isabelle de Castille et Ferdinand d'Aragon : la prise de Grenade en janvier 1492 les avait convaincus qu'ils étaient des envoyés de Dieu sur Terre, venus pour accomplir le règne du christianisme.

Colomb dut ainsi déployer, pour faire financer ses voyages, un discours de promesses religieuses, belliqueuses et marchandes, qu'on retrouve dans les récits de son débarquement en octobre 1492 à Guanahani (actuelle San Salvador, dans l'archipel des Bahamas). Dans une lettre à Louis de Santángel, trésorier de ses financeurs et intermédiaire de leur correspondance, il explique :

> Dieu Notre Seigneur m'a donné la victoire comme à tous ceux qui suivent ses voies, dans cette entreprise qui paraissait impossible. Bien que d'autres aient parlé de ces terres, c'était toujours par conjecture, sans les avoir vues ; si bien que la plupart de ceux qui entendaient parler de cette affaire la tenaient pour une fable. Ainsi donc notre Rédempteur a fait triompher nos illustres roi et reine et leurs royaumes fameux, ce dont toute la chrétienté doit être dans l'allégresse, se prodiguer en fêtes et rendre grâce solennellement à la Sainte Trinité, en considération de l'accroissement que l'afflux de tant de peuples vaudra à notre sainte foi ; et aussi en raison des biens temporels qui en résulteront, non seulement en faveur de l'Espagne mais de tous les chrétiens, ce qui se produira dans peu de temps[1].

1. Colomb à Santángel, 15 février 1493, cité *in* Marianne Mahn-Lot, *La Découverte de l'Amérique*, Paris, Flammarion, « Champs », 1970, p. 104. L'authenticité de cette lettre est

Cette lettre fit l'objet d'onze éditions cette année-là, en Espagne, Italie, France, Suisse et aux Pays-Bas [1]. Dans une autre missive, datée de novembre 1493 et signée par Pierre Martyr d'Anghiera, précepteur à la cour de Castille, chroniqueur des expéditions colombiennes et ultérieurement « secrétaire des Indes », ce dernier synthétisa assez justement le style de Colomb, mélange de prophéties et de promesses « au-delà de toute prévision » :

> Un certain Christophe Colomb, un Génois, proposa aux rois catholiques, Ferdinand et Isabelle, de trouver, en partant de l'extrémité de nos terres occidentales, les îles qui avoisinent l'Inde. Il demandait des vaisseaux et ce qui est nécessaire à la navigation, et promettait non seulement de propager le christianisme, mais aussi de rapporter fidèlement, au-delà de toute prévision, beaucoup de perles, d'aromates et d'or. […]
> Ferdinand et Isabelle qui ne cessaient de penser, même pendant leur sommeil, à propager la foi chrétienne, espérant que ces nations si nombreuses et si douces seraient facilement converties à notre religion, éprouvèrent à [la description par Colomb de son premier voyage] une vive émotion. […] On pensait donc, comme d'ailleurs l'affirmait au début l'amiral Colomb, que l'on trouverait dans ces îles les plus grandes de ces richesses, que nous nous efforçons d'atteindre tous tant que nous sommes. Ce sont ces deux motifs qui déterminèrent les deux souverains, ces très respectables époux. Ils ordonnent d'équiper dix-sept vaisseaux, pour une seconde expédition [2].

Et l'auteur de qualifier Colomb de « découvreur », qu'il fallait louer à défaut de pouvoir l'adorer comme un dieu, ainsi que d'évoquer des « pays nouveaux », une « terre inconnue [3] » puis des « découvertes espagnoles dans le Nouveau Monde » [4] pour désigner ces îles dont il se plaisait pourtant à décrire les habitants.

Colomb était pourtant persuadé, et il le resta jusqu'à sa mort, d'être allé « aux Indes ». Dans son *Journal* (qui était en fait un rapport exigé

---

aujourd'hui discutée, mais il est certain qu'elle fut traduite et diffusée dans toute l'Europe en 1493 et participa ainsi de la construction d'une certaine histoire – les « découvertes » de Colomb.

1. Matthew Edney, « The Columbus letter : the diffusion of Columbus's letter through Europe, 1493-1497 », OsherMap Library, 1996.

2. Pierre Martyr d'Anghiera à Antonio Sforza, novembre 1493, in *De Orbe Novo, les huit décades*, Paris, Ernest Leroux, 1907 (1511), p. 6 et 18.

3. *Ibid.*, p. 5-6, 16. Mahn-Lot cite également l'expression « ignoré depuis l'origine du monde ». Marianne Mahn-Lot, *La Découverte de l'Amérique*, *op. cit.*, p. 51-52.

4. Pierre Martyr d'Anghiera à Antonio Sforza, mai 1494, in *ibid.*, p. 20.

par ses financeurs [1]), il décrivait les paysages et les choses rencontrés par référence au monde qu'il connaissait déjà, faisant référence à des récits déjà lus : l'Atlantide, les îles Fortunées, le Paradis terrestre, l'histoire du prêtre Jean, l'*Histoire naturelle* de Pline et les « merveilles » décrites par Marco Polo [2]. Il cherchait le « Grand Khan », supposé empereur de Chine qu'il avait pour mission officielle de convertir. Ainsi, « le *Journal* parvient à combiner deux rhétoriques et deux stratégies : d'une part, la mobilisation d'un savoir préétabli dont le voyage ne saurait être que la confirmation ; de l'autre, l'émerveillement que procure la révélation d'une nature et d'une humanité insoupçonnées [3] ». Cet usage stratégique d'une rhétorique oscillant entre le même et l'autre, l'ancien et nouveau, perdura : quittant Guanahani en décembre 1492, il accosta sur une autre île que les différents peuples autochtones appelaient Quisqueya, Ahatti, Bohio ou encore Cibao (actuelles Haïti et République Dominicaine). Il la prit pour Cipango et la baptisa La Española, trouvant qu'elle ressemblait à l'Espagne. C'est là que s'installa un premier groupe de colons, et que revint l'expédition suivante (1493-1496).

Dans le contexte de la fin du monopole de Colomb sur les voyages en Atlantique et de rivalités intra-européennes pour la conquête, cette rhétorique ambivalente se perpétua. Commerçant italien, investi notamment dans le négoce de pierres précieuses et d'esclaves, Amerigo Vespucci écrivit dans une lettre du 28 juillet 1500 qu'il avait été financé par le roi d'Espagne pour « aller découvrir, du côté de l'occident, sur la mer océane [4] ». Quelques mois auparavant, Pêro Vaz de Caminha avait décrit au roi du Portugal ces « nouvelles terres » (l'actuel Brésil) qui avaient été « trouvées » par l'équipage de Pedro Álvares Cabral [5]. À partir de 1501, le roi d'Angleterre Henri VII

1. Jérôme Baschet, « Le journal de bord de Christophe Colomb », *in* Patrick Boucheron (dir.), *Histoire du monde au XV^e siècle*, Paris, Fayard, 2009, p. 582-587.

2. Sanjay Subrahmanyam et Claude Markovits, « Navigation, exploration, colonisation. Pour en finir avec les Grandes Découvertes », in *ibid.*, p. 611 ; Samir Boumediene, *La Colonisation du savoir. Une histoire des plantes médicinales du Nouveau Monde (1492-1750)*, Paris, Gallimard, « Folio Histoire », 2022, p. 44.

3. Jérôme Baschet, « Le journal de bord de Christophe Colomb », art. cit., p. 586.

4. *Iddio ci dia buon viaggio e guadagno*, Biblioteca Riccardiana, ms. 1910 (Codice Vaglienti), Florence, Polistampa, 2006, p. 106, cité *in* Romain Descendre, « La "Découverte" : histoire d'une invention sémantique (premiers éléments) », *in* Romain Descendre et Jean-Louis Fournel (dir.), *Langages, Politique, Histoire avec Jean-Claude Zancarini*, Lyon, ENS Éditions, 2015, p. 403.

5. Lettre de Pêro Vaz de Caminha au roi Dom Manuel, mai 1500, cité *in* Ilda Mendes dos Santos (dir.), *La Découverte du Brésil. Les premiers témoignages (1500-1530)*, Paris, Chandeigne, 2000, p. 43-73.

envoya des équipages en « terres inconnues » afin de « trouver, retrouver, explorer, etc. » [1]. L'année suivante, Vespucci reçu du roi du Portugal la « mission » d'aller « découvrir » outre-Atlantique [2]. Même dans le *Journal de voyage* de Vasco de Gama, celui-ci écrivit que « le roi Dom Manuel, premier du nom au Portugal, a envoyé quatre navires pour découvrir, qui allaient à la recherche des épices [3] ». On parlait pourtant d'un voyage dans l'océan Indien, espace déjà connu des Européens, comme ne manqua pas de le souligner Vespucci dans une lettre de 1500 :

> […] un voyage tel que celui-là, je ne l'appelle pas découvrir mais aller par le déjà découvert ; en effet, comme vous le verrez sur la carte, leur navigation suit continûment la terre à vue, et ils contournent toute la terre d'Afrique par sa partie australe, qui est une province dont parlent tous les auteurs de la cosmographie [4].

Que signifiait donc « découvrir » ? Comme analysé par Romain Descendre, le sens de ce verbe glissa progressivement, à cette époque, d'« explorer », « ouvrir une voie nouvelle » à « trouver des terres inconnues », s'approprier un « monde nouveau » ; autrement dit, de la « découverte comme activité » à la « découverte comme titre de propriété » [5]. Prétendre à la fois explorer des terres habitées ou déjà connues et être les premiers à les révéler au monde permettait aux royaumes européens de conquérir, établir des colonies et revendiquer un monopole sur le commerce. Le *columbusing* est un discours légitimant une prédation, dans un contexte d'entre-soi.

La notion de « monde nouveau » et un certain messianisme ont contribué à ce glissement. Lors de son troisième voyage (1498-1500), au cours duquel il parvint en actuelle Amérique centrale, Colomb écrivit qu'il pensait être parvenu au « paradis sur terre [6] ». Entre 1501 et 1502, alors qu'il est en disgrâce, il rédigea le *Livre des prophéties* dans le but de faire financer son quatrième voyage. Il s'y représentait

1. *Ibid.*, p. 64.
2. Troisième lettre manuscrite de Vespucci, 1502, cité *in* Romain Descendre, « La "Découverte" », art. cit., p. 404.
3. Antonio Baião, Arthur de Magalhães Basto, Damião Peres (dir.), *Diário da viagem de Vasco da Gama*, Porto, Livraria Civilização, 1945 (1497), cité in *ibid.*, p. 402.
4. Lettre du 28 juillet 1500, cité in *ibid.*, p. 406.
5. *Ibid.*, p. 407-408 et 412.
6. Lettre du 18 octobre 1498, cité *in* Carolyn Merchant, *Reinventing Eden. The Fate of Nature in Western Culture*, New York, Routledge, 2004, p. 58. L'autrice montre les innombrables reprises de ce thème dans la littérature de voyage postcolombienne.

à nouveau comme un élu préparant le retour de Jésus-Christ, pour lequel la christianisation du monde et la reprise de Jérusalem étaient nécessaires. Il réalisa tout un travail à partir de citations de la Bible pour montrer que ses voyages étaient déjà annoncés dans le livre sacré et se servit également des textes de Sénèque, dont il proposa la réécriture suivante : « Une terre immense se révélera, car un navigateur surviendra, tel celui qui eut nom Tiphis et qui fut guide de Jason, et il découvrira un nouveau monde[1]. » Découvrir, c'était presque créer – c'était réaliser la Création dans son ensemble, obéir à l'injonction biblique de peupler la Terre et d'y répandre la foi. Selon Jérôme Baschet, Colomb prêta une attention particulière à replacer son action « dans le plan de la Providence divine, dont il n'était que l'instrument[2] ».

En 1504, dans la version publiée d'une lettre titrée *Mundus Novus*, Vespucci utilisa à son tour l'expression « monde nouveau », pour affirmer que les terres associées à l'Inde formaient un continent différent de l'Asie, contrairement à ce que pensaient Colomb ou d'Anghiera. En 1507, un planisphère attribué au cartographe allemand Martin Waldseemüller dessina ce continent et le baptisa *America*, référence à Amerigo Vespucci. En 1511, les lettres de d'Anghiera furent publiées dans un ouvrage baptisé *De Orbe Novo*, soit *Du nouveau monde*.

Malgré les débats engagés, dès 1530, concernant la prétention de Colomb à être le « premier[3] », ce genre de discours se perpétua. En 1534, des documents comptables relatifs à l'expédition du Français Jacques Cartier décrivaient « le voyage de ce royaume [la France] aux Terres neuves, pour découvrir certaines îles et pays où l'on dit qu'il se doit trouver grande quantité d'or et autres riches choses[4] ». En 1540, le militaire Jean-François de La Rocque de Roberval fut chargé par

1. Tiphis (ou Tiphys, ou Thétis) est, dans la pièce *Médée*, celui qui maîtrise « l'art de diriger le navire nouveau sur les flots obéissants ». Dans l'original, Sénèque parle de « nouveaux mondes », au pluriel. Cité *in* Marianne Mahn-Lot, *La Découverte de l'Amérique*, *op. cit.*, p. 41.

2. Jérôme Baschet, « Le journal de bord de Christophe Colomb », art. cit., p. 586.

3. Dans les années 1530 Colomb fut accusé de « redécouvertes » au nom de traditions antiques parlant des Hespérides et de l'Atlantide ; plus tard, le procès entre la Couronne et ses héritiers fut l'occasion d'un débat sur la priorité de son arrivée en « terre ferme ». Marianne Mahn-Lot, *La Découverte de l'Amérique*, *op. cit.*, p. 88-89.

4. Ordre de payement à Jacques Cartier, 18 mars 1534, cité *in* Marie Houllemare, « La qualification du nouveau monde dans les textes législatifs français. XVI^e^-début XVII^e^ siècles », *in* Nicolas Lombart (dir.), *Les Nouveaux Mondes juridiques, du Moyen Âge au XVII^e^ siècle*, Paris, Garnier, « Classiques », 2015, p. 182.

lettres patentes d'aller « descouvrir grand partie des terres de Canada et Ochelagua, et autres lieux circonjacen […], mesmes en tous pays transmarins (et maritimes), inhabitez ou non, possedez et donnez par aucuns princes chrestiens[1] ». Les Français créèrent ainsi en territoire algonquin (actuel Canada) une colonie baptisée « Nouvelle-France ».

Ce nom était loin d'être original. La « toponymie de la découverte[2] », c'est-à-dire l'imposition de noms aux terres conquises, était imprégnée de cette prétention à avoir trouvé des terres inconnues tout en faisant référence à du déjà connu. Beaucoup de régions colonisées furent ainsi baptisées du nom de personnalités politiques européennes[3] ou de villes, pays, régions européens accolé à l'adjectif « nouvelle » ou « nouveau » : Nueva España, Castilla la Nueva, New England, Nouvelle-Orléans, Nieuw-Nederland, Nova Hollandia, Nieuw Amsterdam (devenue New York en 1667, après la victoire des Anglais sur les Néerlandais), Nova Friburgo, Nouvelle-Calédonie, Nuevo Reino de Granada, Nova Scotia, New Jersey, Nova Zeelandia, New South Wales, New Brunswick, Nieuw Middelburg… La liste est longue de ces noms paradoxaux : à la fois toponymes et chrononymes, revendiquant la nouveauté et l'ancienneté, sous la forme de néologismes pas si « néo » que ça. Certains noms ne référaient même pas à un lieu précis, mais à des entités géographiques vagues, mettant d'autant plus l'accent sur le geste fondateur, inaugural, des colons : Nouvelle Ville, Terre-Neuve, Île de la prise de Possession, Nova Zembla… Là aussi, le paradoxe est stratégique : comme le souligne Malcom Ferdinand, « la prétention de nouveauté qui tue les habitants présents, tout en reproduisant les conceptions des anciennes terres, est une partie intégrante de la colonisation européenne[4] ». Pour Carmen Val Julián, associer l'idée de nouveauté et la référence à un lieu déjà existant renforce l'effet de « rupture » de la dénomination. En effet, le lieu cité est celui du pouvoir. Donner ce nom, c'est affirmer ce pouvoir :

> La toponymie de rupture découle d'un geste instaurateur, que celui-ci soit assumé par un État, un conquérant, ou un fondateur.

1. Lettre patente du 17 octobre 1540, cité in *ibid*., p. 182-183.

2. Carmen Val Julián, *La Realidad y el Deseo. Toponymie du découvreur en Amérique espagnole (1492-1520)*, Lyon, ENS Éditions, 2014, introduction.

3. La Isabela, Filipinas, île Bourbon, Virginia, Louisiane, Victoria, Georgetown, Élisabethville, Jamestown…

4. Malcom Ferdinand, *Une écologie décoloniale. Penser l'écologie depuis le monde caribéen*, Paris, Seuil, « Anthropocène », 2019, p. 82.

> La nomination dérive alors de la domination, et il n'est pas rare que l'espace soit nommé en hommage aux hommes qui l'ont conquis ou à leur patrie d'origine. […]
> Sous ses allures quelque peu magico-religieuses, la parole de baptême proférée par le découvreur, quand il prend possession d'un lieu, se veut chargée d'efficacité historique et juridique. Donner le nom, c'est fonder un droit, s'adjuger la primeur d'une découverte, initier une possession. Les faits d'armes ne suffisent pas à établir une autorité qui procède du recours à un langage et à des cérémonies définies [1].

Comme on le verra, les discours de la nouveauté, si plein de contradictions soient-ils, ont toujours eu pour but cette « efficacité historique et juridique » : faire émerger un individu ou un groupe social dominant, un personnage principal qui agit et (ré)écrit l'histoire.

Columbusing scientifique – des « curiosités » et « marchandises exotiques »

Les récits de voyages, « rapports » et autres « relations des Indes » écrits par des colons et missionnaires européens diffusèrent à travers l'Europe d'innombrables descriptions de paysages, corps, pratiques culturelles, phénomènes climatiques, objets techniques, végétaux, animaux, minéraux des régions visitées ou conquises. Ces textes furent parfois désignés en Europe par l'appellation latine *Novissima Americana* (« dernières nouvelles des Amériques », « ce qu'il y a de plus nouveau au sujet des Amériques » [2]), suggérant l'émergence d'un genre à part entière. De fait, dans ces récits, un registre répétitif contribua à faire émerger un « regard blanc » constitutif de la différence et de la hiérarchie blancs/non-blancs, civilisés/sauvages, dominés/dominants [3]. Les mêmes clichés et les mêmes adjectifs mettaient l'accent sur la nouveauté et l'étrangeté : remarquable, extravagant, bizarre, surprenant, rare, extraordinaire, prodigieux, curieux, nouveau, singulier,

1. Carmen Val Julián, *La Realidad y el Deseo*, *op. cit.*, chap. 1 et chap. 4.

2. *Novissima et accuratissima totius Americae descriptio* est aussi le titre d'une cartographie des Amériques réalisée en 1670 par Nicolaes Visscher.

3. L'expression « regard blanc » est de Toni Morrison mais je me réfère ici à la définition proposée par le Collectif Piment *in* Celia Potiron, Christiano Soglo, Binetou Sylla et Rhoda Tchokokam, *Le Dérangeur. Petit lexique en voie de décolonisation*, Marseille, Hors d'atteinte, 2020, p. 104-106.

particulier[1], merveilleux… Ces imprimés circulaient abondamment en Europe, de même que des objets, des plantes, des animaux et des humains rapportés de ces voyages et décrits eux aussi comme des « curiosités ».

Des scientifiques voyagèrent aux Amériques avec les colons et les compagnies maritimes, afin de rapporter objets techniques et choses naturelles, d'étudier et nommer les espèces rencontrées, notamment celles qui étaient susceptibles de devenir des produits alimentaires ou pharmaceutiques. Samir Boumediene a montré que, dans ce contexte, l'inconnu fut également décrit par référence au connu : en Nouvelle-Espagne, l'ananas fut comparé à la framboise, au chardon et à la pomme de pin, le maïs baptisé « blé turc »[2]. L'efficacité des remèdes sud-américains fut expliquée en renvoyant aux auteurs consacrés par la médecine européenne – Galien, Aristote, Dioscoride, Pline[3]. Les noms étaient hispanisés ou latinisés. Il s'agissait à la fois de « rassure[r] » en donnant « au nouveau l'apparence du familier », mais aussi de « certifi[er] »[4], de marquer du sceau de la scientificité européenne ce qui n'était pas européen, de présenter la nouveauté et le savoir comme des productions occidentales, alors même que le nouveau venait d'Amérique et l'ancien d'Europe. Il s'agissait d'affirmer une puissance, une centralité, au moment où son importance risquait d'être relativisée. Pour reprendre les mots de Boumediene : « C'est à travers cette projection de l'ancien sur le nouveau, de besoins sur des ressources, que se définit un objet de conquête, et que s'observe la tension constitutive du regard colonial[5]. » Ainsi, chez Nicolás Monardes, médecin, botaniste et marchands d'esclaves espagnol :

> Nos Espagnols […] ont apporté de nouvelles médecines et de nouveaux remèdes, avec lesquels ils se soignent et guérissent

1. Sophie-Jenny Linon, « L'exotique dans les techniques d'écriture de deux récits de voyages authentiques », *in* Alain Buisine et Norbert Dodille (dir.), *L'Exotisme*, Saint-Denis, Université de la Réunion, 1988, p. 96.

2. Samir Boumediene, *La Colonisation du savoir*, p. 67. La Nouvelle-Espagne désignait alors un vaste territoire regroupant certains États des actuels États-Unis (Californie, Arizona, Nouveau-Mexique, Texas), l'actuel Mexique, les actuelles Philippines, une partie de l'actuelle Amérique centrale (hormis le Costa Rica) et des Caraïbes.

3. John Huxtable Elliott, *The Old World and the New, 1492-1650*, Cambridge, Cambridge University Press, 1970 ; *ibid.*

4. *Ibid.*, p. 76.

5. *Ibid.*, p. 43.

> beaucoup de maladies qui sans leur concours seraient restées incurables [1].

Origines « indiennes », production européenne : par ce balancement entre connu et inconnu, les médecins et apothicaires ont pu formuler une double promesse, de changement et de continuité, d'innovation et de sécurité. Cela impliqua une certaine réécriture de l'histoire, au moyen de « traités », « histoires » et « rapports » écrits du point de vue des vainqueurs et à leur gloire. Les paysages, les êtres humains, les choses mais aussi les livres qui en parlaient furent décrits de façon néophile : recueils de « nouvelles du Nouveau Monde », titrés ou sous-titrés « curieux », « nouveaux » et « exacts », promettant de mettre « sous les yeux » toutes choses [2]. Ainsi chez Francisco Hernandez, médecin espagnol envoyé étudier les plantes médicinales de Nouvelle-Espagne dans les années 1570 :

> Notre propos n'est pas seulement de rendre compte des médicaments, mais de réunir la flore et composer l'histoire des choses naturelles du Nouveau Monde, disposant sous les yeux de nos compatriotes et principalement de notre seigneur Philippe II tout ce que produit cette Nouvelle-Espagne [3].

Cette prétention – rassembler toute chose sur un même plan pour produire et glorifier le regard de celui qui « découvre » – est caractéristique des « cabinets de curiosités » ou de « merveilles » réunis au XVI^e^ siècle en Europe. Dans les bibliothèques des cours, dans les jardins des couvents, dans des logements privés et des arrière-salles d'apothicaires furent réunis des artefacts, végétaux, minéraux, animaux, restes humains importés de régions différentes et prélevés à des périodes variées. Rapportées par des expéditions scientifiques, achetées aux navigateurs ou échangées entre collectionneurs, ces « curiosités » étaient non pas consommées mais accumulées et mises

1. Nicolás Monardes, *Historia medicinal de las cosas que se traen de nuestras Indias Occidentales*, Séville, 1574, f. 2r, cité in *ibid.* p. 79-80.

2. Nicolás Monardes, *Joyfull Newes out of the Newfound Worlde*, Londres, Willyam Norton, 1577. Il s'agit de la traduction anglaise du livre cité *supra*. Thomas Gage, *New Survey of the West Indies*, 1618 ; Antonio Colmenero de Ledesma, *Curioso tratado de la naturaleza y calidad del Chocolate*, Madrid, 1631 ; Pierre d'Avity, *Neuwe Archontologia cosmica*, Francfort, 1638 ; Sylvestre Dufour, *Traitez nouveaux et curieux du café, du thé et du chocolate*, Lyon, Iean Girin et B. Rivière, 1685.

3. Francisco Hernandez, *Obras Completas de Francisco Hernandez*, vol. 3, Mexico, 1959, p. 116, cité *in* Samir Boumediene, *La Colonisation du savoir*, *op. cit.*, p. 108.

en scènes, exposées pour être observées. Il fallait y amasser des « objets curieux de chez soi et de l'étranger », « bois, cornes, pinces, plumes et autres choses appartenant à des animaux étranges et curieux » [1]. Une manière récurrente de les classer était de distinguer entre *naturalia* (choses naturelles), *artificialia* (choses artificielles) et *exotica* (choses exotiques) : le fait de venir d'ailleurs était traité comme un mode d'être, une catégorie ontologique comparable à la différence nature/artifice. Ce genre de pratiques eut une influence durable sur les institutions scientifiques (en Allemagne, l'Académie des sciences, fondée en 1652, fut baptisée *Academia Naturae Curiosorum*) et muséales, mais aussi sur les pratiques commerciales.

L'occurrence la plus ancienne en français du mot « exotique » date de 1552 et elle se trouve dans un roman. Dans *Le Quart Livre*, François Rabelais mit en scène Pantagruel observant les « marchandises exotiques et peregrines » débardées et exposées « par les halles du port » [2]. Dès l'origine associé au spectacle de la marchandise importée, ce terme suggère une certaine posture, un regard d'agrégation et de distanciation qui associe toute sorte d'objets à un seul et vague « ailleurs ». L'île sur le port de laquelle Pantagruel observe ces marchandises s'appelle Medamothi, l'« île de nulle part » : altérité imprécise, dont la réalité matérielle et sociale importe peu, en tout cas moins que le plaisir esthétique de celui qui en rassemble et en consomme les fruits. L'exotisme est un regard, qui constitue un sujet de désir, de rêveries et d'expériences, au travers duquel l'altérité est produite et reproduite comme telle. Selon Boumediene, l'adjectif « exotique » fut de plus en plus usité dans la littérature de voyage néohispanique au XVII^e^ siècle et servit à glisser de l'idée de nouveauté à celle d'étrangeté : ce qui venait du Nouveau Monde était étrange, c'est-à-dire à la fois lointain et obscur, nécessitant d'être expliqué et repensé à l'aune des catégories de savoir européennes. Le regard exotisant permit ainsi de préserver l'Europe des connotations négatives

1. Gabriel Kaltermackt, *Mémoire à Christian Ier de Saxe*, 1587, cité *in* Veronika Hyden-Hanscho, « Beaver hats, drugs and sugar consumption in Vienna around 1700 », *in* Veronika Hyden-Hanscho, Renate Pieper et Werner Stangl (dir.), *Cultural Exchange and Consumption Patterns in the Age of Enlightenment. Europe and the Atlantic World*, Bochum, Verlag Dr Dieter Winkler, 2013, p. 153.

2. François Rabelais, *Quart Livre*, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « Pléiade », 1994, cité *in* Myriam Marrache-Gouraud, « Naissances de l'exotisme, ou comment inventer la place des lointains », *in* Dominique Moncond'huy et Myriam Marrache-Gouraud (dir.), *La Licorne et le Bézoard. Une histoire des cabinets de curiosités*, Paris, Gourcuff-Gradenigo, 2013, p. 159.

auxquelles son statut d'Ancien Monde l'exposait. Autrement dit, de conserver intacte sa supposée capacité à innover et à faire l'histoire – renvoyant tout ce qui n'est pas l'Europe à un état d'inachèvement, plus proche de la nature que de la civilisation [1].

On retrouve ce geste dans une série de gravures réalisées dans les années 1580 par Jan van der Straet, dit Stradano, peintre flamand exerçant en Italie, baptisée *Nouvelles Découvertes*. Parmi elles, « L'Amérique », illustrée par un navigateur chrétien debout, faisant face à une femme nue allongée dans un hamac, des cannibales en arrière-plan. Outre cette allégorie, on trouvait des gravures représentant la poudre à canon, les raffineries de sucre, l'astrolabe, l'huile d'olive, l'imprimerie, le bois de gaïac… Continents, plantes importées, plantations esclavagistes, objets techniques, méthodes de production, tout cela était mis sur un même plan : la « découverte » de « nouveautés » par les Européens.

On retrouve le même procédé chez Francis Bacon. Conseiller des monarques anglais, Bacon était également actionnaire et membres du conseil de plusieurs compagnies de commerce. Fervent lobbyiste de l'impérialisme anglais en Irlande, aux Pays-Bas et en Amérique du Nord, il développa une épistémologie entièrement tournée vers la conquête de la nouveauté. Dans son traité de « grande restauration » des sciences, publié en 1620 et baptisé *Nouvel instrument*, il expliqua qu'un « vent d'espérance » soufflait du « Nouveau Continent » [2]. La « découverte du Nouveau Monde » était à la fois le meilleur exemple et l'image la plus suggestive de l'innovation scientifique, permettant de croire à ses promesses les plus folles [3]. Listant le sucre, la soie, la poudre à canon, la boussole ou le papier parmi les « inventions » inspirantes, Bacon réservait une place particulière à la « navigation lointaine », incarnation du progrès. À l'avant-garde de ce progrès, il plaçait « nous autres, nations occidentales d'Europe », « notre époque » :

> […] par les voyages et les navigations lointaines (qui se sont multipliées de nos temps) de nombreuses choses dans la nature ont été révélées et découvertes, qui peuvent répandre une lumière nouvelle pour la philosophie. Bien plus, ce serait une honte pour les hommes que les régions du globe matériel, c'est-à-dire de la terre, de la mer, des astres, aient à notre époque été largement

1. Samir Boumediene, *La Colonisation du savoir*, *op. cit.*, p. 166.
2. Francis Bacon, *Novum Organum*, Paris, PUF, « Épiméthée », 2004 (1620), p. 168.
3. *Ibid.*, p. 148.

> découvertes et explorées, et que les limites du globe intellectuel restent enfermées dans le cercle étroit des inventions des anciens [1].

Il ne fallait pas considérer la nature comme « exploré[e] », mais l'« aborder » dans ses « parties cachées », « pénétrer » dans ses « parties intimes » [2] pour en tirer des techniques utiles. Cette vision de la science était associée, comme l'a montré Carolyn Merchant, à une vision genrée et coloniale de la nature, comme terre « vierge » à conquérir [3]. Issue d'une longue tradition chrétienne (le retour au jardin d'Éden, le Paradis terrestre), elle se voulait pourtant innovante. Bien qu'il se dise soucieux de « conserver la mesure » entre « admiration pour l'antiquité » et « engouement pour la nouveauté », qu'il prétende ne pas avoir de « prédilection pour une époque » ou critique les œuvres qui « prête[nt] à l'admiration et au goût de la nouveauté, plus qu'au profit et à l'utilité [4] », Bacon reproduisit la tension entre nouveau et ancien décrite par Boumediene :

> […] nous ne pensons pas que notre entreprise soit plus intéressée à savoir si les découvertes actuelles ont été connues autrefois des anciens […] que les hommes n'ont à se soucier de savoir si le Nouveau Monde est cette île de l'Atlantide que les anciens connaissaient ou s'il vient d'être découvert pour la première fois. Car l'invention des choses doit se prendre de la lumière de la nature, et non se reprendre des ténèbres de l'antiquité [5].

Bacon rédigea pourtant une *Nouvelle Atlantide*, fiction dans laquelle des Européens perdus en mer abordaient à Bensalem, terre inconnue, « vierge du monde » dont la population se démarquait par sa « bonté » et son amour des sciences et des techniques. Ils y apprenaient que les Américains étaient comparables aux Antiques : un peuple plus jeune, sans savoir valide [6]. Ils y visitaient un musée des « inventeurs éminents » où la statue de Colomb, « qui découvrit les Indes Occidentales », était exposée à côté de celles des inventeurs de l'alphabet, de l'imprimerie, de l'élevage des vers à soie et « des

1. *Ibid.*, p. 139, 144-145. « Philosophie » est l'abréviation de « philosophie naturelle » et renvoie à ce qu'on appellerait aujourd'hui « sciences naturelles ».
2. *Ibid.*, p. 94, 71, 105.
3. Carolyn Merchant, *Reinventing Eden*, *op. cit.*
4. Francis Bacon, *Novum Organum*, *op. cit.*, p. 118-119.
5. *Ibid.*, p. 175-176.
6. Francis Bacon, *La Nouvelle Atlantide*, *Œuvres Complètes*, III, Paris, Garnier, « Classiques », 2022 (1627).

sucres »[1]. On observe déjà ce que Johannes Fabian a appelé « déni de co-temporalité » : le refus de voir l'autre comme appartenant à la même époque que soi, à un présent partagé[2]. Ainsi, la science fut associée à la découverte, qui était elle-même associée à la conquête.

Columbusing commercial – des « marchands-aventuriers » à la recherche de « commodités marchandisables »

Selon Sylvie Laurent, ces pratiques d'« objectivation et catalogage » sont « des lieux communs de la conquête » qui « permettent d'envisager et de calculer les effets de la mise en valeur à venir » : « bioprospection » et « ethnoprospection » servent aussi une finalité économique, les descriptions étant autant de promesses d'opportunités commerciales[3]. Les voyages coloniaux et commerciaux servirent dès leurs débuts à rapporter des denrées alimentaires et objets d'usage des Amériques, d'Afrique, d'Asie et d'Océanie. Provisions, « curiosités », cadeaux aux « grands », taxes en nature, mais aussi marchandises à vendre à la population européenne : à partir du XVI^e^ et surtout du XVII^e^ siècle, des marchés de produits coloniaux se structurèrent en Europe, par l'activité des colons et marins mais aussi de négociants, financiers et commerçants. Dans ce contexte, un usage marchand de la nouveauté a émergé, parcouru de tensions similaires aux usages politiques et scientifiques : l'altérité des « nouveaux produits », importés depuis longtemps en Europe ou pas, issus de régions déjà connues ou pas, fut agrégée sous la figure de l'exotisme et la promesse d'un enrichissement général.

Les colons étaient souvent des marchands, organisant le commerce et éventuellement la production des choses prises dans les terres conquises. Inversement, les colonies étaient souvent fondées par des compagnies de commerce. L'acte de création de la Compagnie de Saint-Christophe présente une rhétorique similaire aux lettres patentes et rapports de voyage, associant l'idée de découverte à la prise de possession avant les autres « princes chrétiens », la colonisation à l'organisation du « négoce » :

1. *Ibid.*, p. 200 et 222.
2. Johannes Fabian, *Le Temps et les Autres. Comment l'anthropologie construit son objet*, Toulouse, Anacharsis, 2006.
3. Sylvie Laurent, *Capital et Race*, Paris, Seuil, 2024, p. 175 et 122.

> Nous soussignés, reconnaissons et confessons avoir fait et faire par ces présentes fidèle association entre Nous […] pour faire habiter et peupler les îles de Saint-Christophe et de Barbade, et autres situées à l'entrée du Pérou, depuis le 11e jusqu'au 18e degré de la ligne équinoxiale qui ne sont point possédées par des princes chrétiens, et ce tant afin de faire instruire les habitants desdites îles dans la religion catholique, apostolique et romaine, que pour y trafiquer et négocier des deniers et des marchandises qui se pourront recueillir et tirer desdites îles et de celles des lieux avoisinants, les amener au Havre à l'exclusion de tout autre [1].

De même, les équipages envoyés par la Vereenigde Oost-Indische Compagnie (Compagnie néerlandaise des Indes orientales, VOC) dans les « terres du Sud » (actuelle Australie) avaient pour mission de :

> […] suivre les différentes contrées par le littoral et examiner soigneusement la côte afin de certifier si elle est ou non habitée, la nature de la terre et du peuple, leurs villes et villages habités, les parties de leur royaume, leur religion et leur police, leurs guerres, leurs rivières, la forme de leurs bateaux, leurs pêcheries, leurs marchandises et leurs manufactures […] et tout particulièrement de s'enquérir des minéraux, tels que l'or, l'argent, l'étain, le fer, le plomb et le cuivre, quelles pierres précieuses, perles, légumes, fruits et animaux, ces terres pourront produire [2].

Traitant pareillement les terres « qui n'avaient que des barbares pour habitants, ou pas d'habitants du tout [3] », des agents de la VOC leur donnèrent leur nom (Dirk Hartog Island, Tasmanie…) quand d'autres nommèrent ou surnommèrent les régions extra-européennes en référence aux produits qu'ils espéraient y prélever (Terra de Bacalaos, Brasil, Elmina,Costa do Marfim, Costa Rica, Argentina, côte des Graines, côte des Dents, île des Perles, Minas Gerais, Îles à sucre…). Nombre de villes portuaires européennes devinrent des centres économiques tournés vers le commerce colonial, développés

1. Jean-Baptiste Dutertre, *Histoire générale des Antilles habitées par les Français*, t. I, Paris, Thomas Lolly, 1667, p. 8-9, cité *in* Malcom Ferdinand, *Une écologie décoloniale*, *op. cit.*, p. 53 (langage modifié par l'auteur).

2. Instructions du conseil de Batavia, 29 septembre 1622, cité *in* Susam Broomhall, « Dishes, coins and pipes. The epistemological and emotional power of VOC material culture in Australia », cité *in* Anne Gerritsen et Giorgio Riello, *The Global Lives of Things. The Material Culture of Connections in the Early Modern World*, Abingdon, Routledge, 2016, p. 148-149.

3. *Abel Janszoon Tasman's Journal*, 23 décembre 1644, p. 156, cité in *ibid.*, p. 151.